

« Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et qu'ai-je désiré sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu ? » disait-elle avec délices en songeant à l'éternelle cité. Elle disait encore : « Jésus-Hostie, je vous offre tout ce que je souffre. »

On la pressait de demander sa guérison ; mais elle, entièrement soumise à la volonté de Dieu, répondait : « Je craindrais de souhaiter quelque chose qui fût contraire à mon salut. »

C'est Notre-Seigneur crucifié qui lui donna cette admirable résignation. Elle aimait à dire ou à se faire dire cette prière.

Mon Crucifix !
Je le porte partout...
Je le préfère à tout...
Quand je tombe, il me relève ;
Quand je pleure, il me console ;
Quand je souffre, il me guérit ;
Quand je tremble, il me rassure ;
Quand je l'appelle, il me répond,
Mon Crucifix !

Il est la lumière qui m'éclaire,
Le soleil qui me réchauffe,
L'aliment qui me nourrit,
La source qui me désaltère,
La douceur qui m'enivre,
Le baume qui me guérit,
La beauté qui me charme,
Mon Crucifix !

Il est la solitude où je me repose,
La forteresse où je me renferme,
La fournaise où je me consume,
L'océan où je me plonge,
L'abîme où je me perds,
Mon Crucifix !

Elle savourait surtout ces dernières paroles :

Garde-moi pendant ma vie,
Rassure-moi pendant mon agonie,
Sois sur mon cœur à la dernière heure,
Mon Crucifix !

Un grand Christ a été suspendu dans son alcôve, en face d'elle ; c'est à ses pieds qu'elle dit, avec l'élan de l'amour : « Mon Dieu, envoyez-moi tout ce que je peux souffrir. »

Quand la douleur est plus vive, elle jette un doux regard sur la croix. Le terme approche ; elle dit à la garde-malade : « Ma sœur, pressez ma main sur le crucifix et que je le sente à mon dernier soupir. »

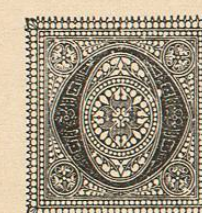
De ses mains le crucifix fut porté à ses lèvres, et elle mourut dans ce dernier baiser.

O ma mère, vous dont le crucifix a ainsi consolé et sanctifié la mort, obtenez-moi de Dieu, obtenez à tous ceux qui liront ces pages l'amour du crucifix !



Chapitre Douzième.

LE CRUCIFIX SUR LA TOMBE.



On sait assez, dit Mgr Isoard, que l'usage s'est introduit, et rapidement, en quatre ou cinq ans, de couvrir de fleurs et de couronnes les corbillards, puis les catafalques, la chambre du mort, les pièces qui conduisent à cette chambre, et enfin l'escalier qui mène à cet appartement. Chaque année, on renchérit follement sur ce qui s'est fait l'année précédente : ce sont des roses, des violettes, des lis, à Noël, en janvier ; ce sont des centaines de francs, des milliers de francs, dépensés de la manière la plus inutile, la plus insensée.

« Quels sont les hommes qui, les premiers, ont jeté quelques fleurs sur la croix, qui seule doit orner le drap mortuaire d'un chrétien adulte ? Ce sont ceux qui s'efforcent de ne pas croire à la vie éternelle, qui repoussent l'idée du jugement, de l'expiation, de la réparation par la croix, ceux à qui la mort cause de l'effroi (1). »

Protestez, cher lecteur, contre cet usage qui altère et tend à effacer la notion vraie et chrétienne de la mort.

Suivez l'exemple donné de nos jours par de grands catholiques, voire même par un homme d'État protestant, M. Gladstone ; pour réagir contre un excès lamentable, inscrivez dans vos dispositions testamentaires que vous ne voulez sur votre cercueil, à vos obsèques et sur votre tombe, ni fleurs ni couronnes : l'argent follement gaspillé en cette ridicule parade, devra être employé à faire dire des Messes qui soulageront votre âme.

Mais quoi ! dans cette chambre funéraire où va séjourner, deux ou trois jours, la dépouille mortelle de celui que nous pleurons, faut-il donc laisser la bière dans sa désolante nudité ? — Dites plutôt dans sa sublime simplicité : ce cercueil aura le seul ornement qui convienne au chrétien décédé, la grande croix blanche que la liturgie a tracée sur le drap mortuaire (2).

Et puis, entre deux flambeaux allumés, symbole de votre prière ardente, placez dominant le corps du cher défunt, placez cet emblème sacré qu'il a tant aimé, vivant, qu'il a tant baisé, mourant, et qui, mort, va le couvrir de son ombre, placez son crucifix.

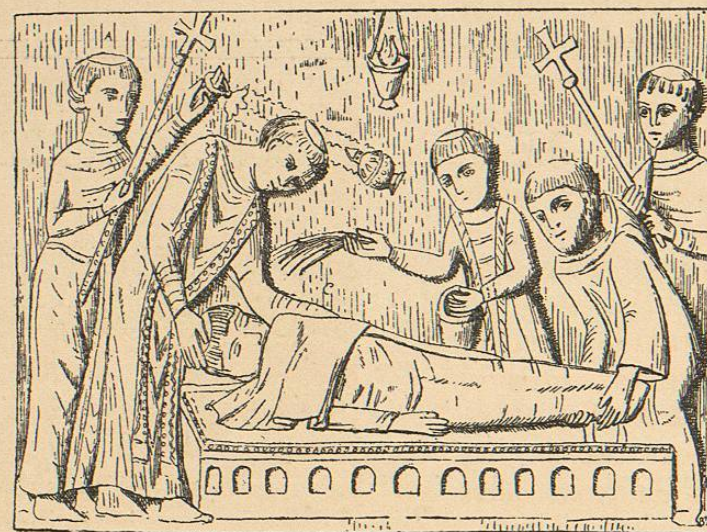
Ainsi a-t-on compris le culte des morts aux grands âges de foi. Les documents iconographiques en font foi. Sainte Hidulpe vient de mourir, — voyez la charmante minia-

1. *Le système du moins possible et demain dans la société chrétienne*, chapitre VI, page 53.

2. Depuis que le monopole des pompes funèbres a été concédé aux conseils municipaux, le concessionnaire du monopole a, dans plusieurs villes, introduit l'usage de draps mortuaires dépourvus de croix. Chrétiens, protestez énergiquement et réclamez pour les obsèques de vos chers défunts la croix traditionnelle qui recouvrait les restes de vos aïeux.

ture du XII^e siècle représentant les derniers devoirs rendus à sa dépouille mortelle. Il n'y a là ni fleurs ni couronnes, mais l'eau bénite, l'encens et la croix.

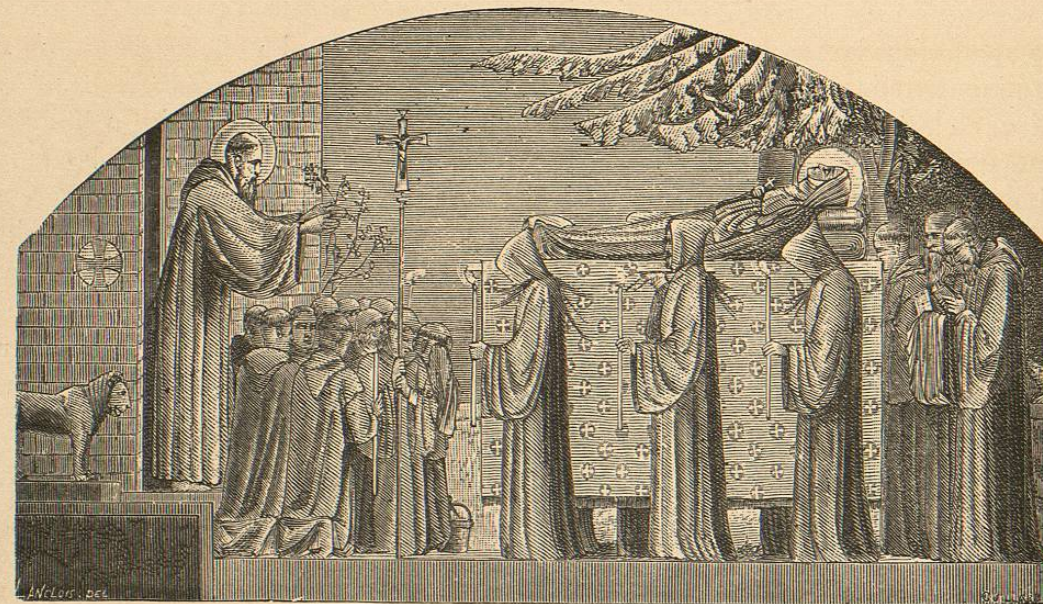
C'est encore la croix qui doit avoir la place d'honneur aux obsèques ; vous pouvez



DERNIERS DEVOIRS RENDUS A SAINTE HIDULPHE.
L'eau bénite, la croix et l'encens.

Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Imprimeries réunies.)

vous en rendre compte en examinant cette fresque italienne, tirée de la collection des RR. PP. Bénédictins de Beuron. Le corps de sainte Scolastique y est porté sur les



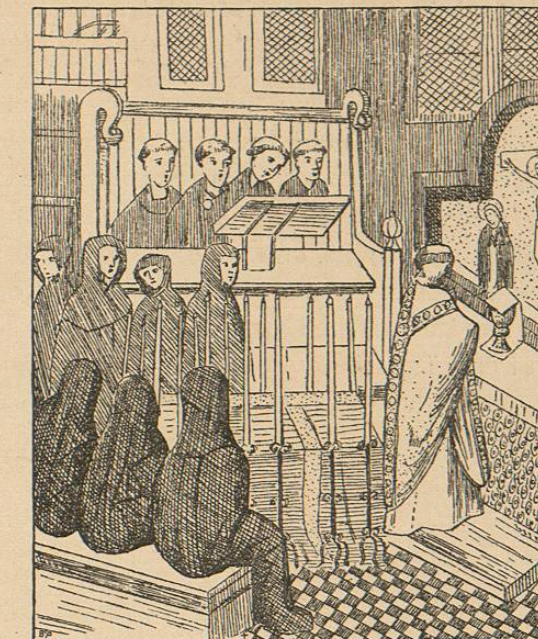
FUNÉRAILLES DE SAINTE SCHOLASTIQUE. — LE CRUCIFIX EST A LA PLACE D'HONNEUR.
D'après la collection des fresques d'Italie recueillies par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de Beuron.

épaules des moines. Dans cette cérémonie simple et grave, point de char triomphal, point de coursiers empanachés, point de brancards chargés de roses ; mais la croix précédant le cortège, mais les chants et les prières. Revenons à ces usages ; à la vue

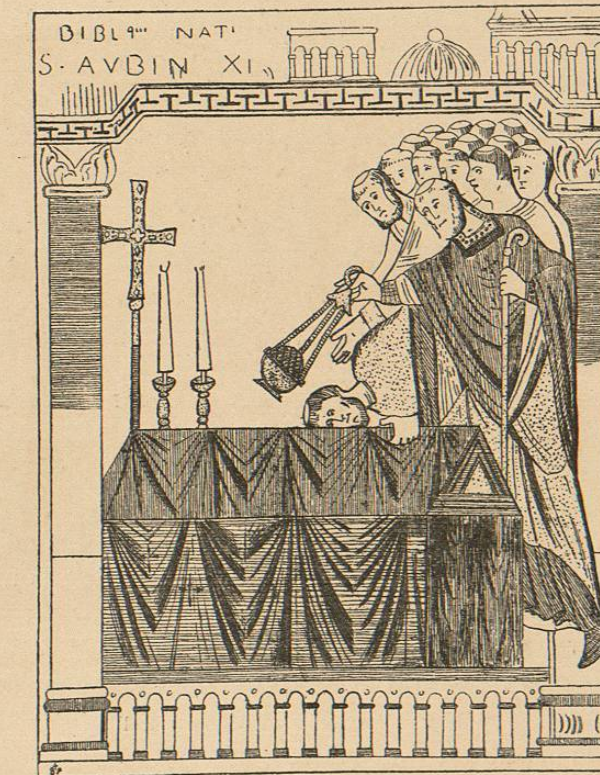
de ce cortège chrétien, le peuple, n'étant plus distrait par un vain décor, sentira renaître ses sentiments de foi ; il saluera respectueusement la croix et dira une prière pour le mort qui passe. Le corps est arrivé à l'église, il est placé dans le sanctuaire. Nous pouvons assister à la Messe funéraire telle qu'elle nous est représentée dans un manuscrit du XV^e siècle de la bibliothèque de Rouen. Le cercueil est recouvert d'un drap mortuaire sur lequel la croix se détache bien nettement, tout autour, des cierges qui brûlent, mais ni fleurs ni couronnes. Au lieu de ce vain appareil, des chants, des prières et le sang de Jésus offert sur l'autel.

La Messe est achevée ; le moment de l'absoute est arrivé : le manuscrit de la vie de saint Aubin, conservé à la Bibliothèque nationale, nous fait assister à cette cérémonie au XI^e siècle ; on y voit comme toujours pour tout appareil, la croix, les cierges, l'encens.

Cependant le corps a été porté à sa dernière demeure ; il a été descendu dans la tombe : au lieu des discours pompeux, ridicules panégyriques de vertus tout humaines, que la vanité des vivants prononce, à l'heure des adieux, sur la dépouille des morts, le prêtre récite cette belle prière du *Rituel romain* : « O Dieu, daignez bénir cette tombe, envoyez-y votre saint Ange pour la garder : ce corps de votre fidèle va y reposer ; faites que son âme soit délivrée des chaînes de ses péchés, afin qu'en vous, avec vos saints, elle se réjouisse sans fin. » Puis il bénit la bière dans son étroite et dernière demeure. Ainsi dans la miniature du X^e siècle, de l'évangélaire de Brême, conservé à la Bibliothèque de Bruxelles, nous voyons nos aïeux penchés sur la tombe ouverte d'un saint. Là tou-



MESSE FUNÈBRE AUX AGES DE FOI.
La croix sur le cercueil ; pas de couronnes amoncelées.
D'après un manuscrit du XV^e siècle de la Bibliothèque de Rouen.
Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury,
ainsi que les deux gravures suivantes.



L'ABSOUTE. — LA CROIX ET L'ENCENS.
Manuscrit de la vie de S. Aubin, Bibliothèque nationale, XV^e siècle.